

Durham Research Online

Deposited in DRO:

18 March 2010

Version of attached file:

Published Version

Peer-review status of attached file:

Peer-reviewed

Citation for published item:

Fell, Alison S. and Welch, Edward (2009) 'Interview with Annie Ernaux.', Nottingham French studies., 48 (2). pp. 6-9.

Further information on publisher's website:

<http://www.nottingham.ac.uk/french/nfs/special-issues/volume482.aspx>

Publisher's copyright statement:

Additional information:

Use policy

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a [link](#) is made to the metadata record in DRO
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full DRO policy](#) for further details.

INTERVIEW WITH ANNIE ERNAUX

ALISON S. FELL AND EDWARD WELCH

Dans votre texte 'Raisons d'écrire', vous écrivez que la découverte de Bourdieu vous a permis – ou même obligé – d'analyser 'ma situation de narratrice-prof-transfuge écrivant sur son père-ancien-ouvrier-petit-commerçant'. Est-ce que votre situation actuelle – c'est-à-dire écrivaine célèbre, aisée etc. – a eu un effet important sur votre vision des relations sociales et leur inscription dans vos textes littéraires?

Ma situation dans le monde social a changé en 1984, avec – ironie! – le succès de *La Place*, voici près d'un quart de siècle. J'ai été amenée à fréquenter des personnes et des milieux qui m'étaient étrangers, 'héritiers', etc. Mais dans la mesure où je n'ai pratiquement pas noué de liens dans ces milieux, continué de vivre comme avant, à Cergy, à enseigner jusqu'en 2000, il ne me semble pas avoir modifié ma vision des rapports sociaux. Au contraire, dirais-je! J'ai pu vérifier, voir à l'œuvre directement, le fonctionnement de la domination... Quant à la place que les rapports de classe tiennent dans mes textes, je pense qu'elle dépend du livre que j'entreprends. Je n'ai aucun désir de 'faire du social' coûte que coûte, de demeurer conforme à la représentation que l'on a de mon travail. C'est aux critiques et chercheurs de mesurer l'évolution éventuelle de ce dernier.

Est-ce que l'écrivain, selon vous, a un rôle 'politique' dans la société française contemporaine? Les 'intellectuels' qui commentent les questions éthiques et politiques actuelles, existent-ils aujourd'hui?

Depuis une dizaine d'années, la voix de l'écrivain compte peu, beaucoup moins en tout cas que celle des vedettes de cinéma et du show-biz, d'où peut-être une sorte de repli dû au sentiment que ça ne sert à rien de publier des tribunes ici ou là, de manifester, etc. Sur le web, dans les blogs, les individus prennent la parole avec virulence, ne se fient pas aux discours légitimes, quels qu'ils soient. Les pétitions fleurissent et se répandent sans qu'un 'nom', d'écrivain et d'intellectuel les ait initiées. Il y a des intellectuels médiatiques, tous libéraux, ayant des positions de pouvoir dans les journaux, à la télévision, ce sont les mêmes ou presque qu'il y a vingt ans. Mais d'autres, non médiatisés, produisent des discours critiques à forte influence dans des cercles plus ou moins étendus. Je comparerais cette situation à celle des années 62-68.

Dans Journal du dehors et L'Usage de la photo en particulier, vous vous intéressez aux technologies qui structurent la vie quotidienne contemporaine (aménagement

du territoire et systèmes de transports publics dans Journal du dehors; techniques et imagerie médico-scientifiques dans L'Usage de la photo). Selon vous, ces technologies ont-elles eu un impact profond sur la subjectivité et l'identité, ou est-ce qu'on a eu tendance plutôt à exagérer cet impact?

Je crois qu'on sous-estime, au contraire, les mutations qu'entraînent les nouvelles technologies sur le rapport aux autres, au temps et à l'espace. Mais surtout au temps, sur l'image de soi, la sensibilité. Nous sommes en plein dans cette transformation, dont j'ai tenté de recenser les signes dans mon dernier livre. Ses effets se feront obligatoirement sentir sur le plan social et politique à plus ou moins court terme, dans quel sens – révolte ou consentement à la soumission, à l'inégalité – c'est ce qu'il est difficile de pronostiquer.

Dans plusieurs de vos livres récents, la narratrice s'intéresse à/s'identifie à la culture populaire. Que pensez-vous du rôle de la culture populaire/la culture des masses par rapport à l'identité des individus – est-ce qu'elle joue un rôle négatif en imposant aux individus des modèles d'identité restreints (surtout les femmes...)? Ou est-ce qu'elle reste une expression importante des désirs et des goûts des classes dominées?

Il faudrait déterminer ce qu'est, aujourd'hui, la culture populaire, ses formes différentes selon les générations, l'origine, 'souchienne', maghrébine, asiatique, etc. Également voir dans quelle mesure, en même temps, elle n'est pas unifiée par le modèle de consommation imposé par la publicité et les médias. Je puis seulement affirmer qu'elle existe, comme en témoigne le succès récent, immense en France, du film *Les Ch'tis*, qui montre, met au jour, la culture dominée, des façons de parler 'illégitimes' d'ouvriers et employés qui prennent leur revanche sur la culture dominante incarnée par un cadre de la Poste muté dans une petite ville du Nord. C'est un film populiste dont la conception et l'accueil enthousiaste par les spectateurs reflètent bien le double aspect – toujours – de la culture populaire: facteur d'identité et valeur sociale inférieure (qui est ici, 'renversée' en supériorité par le comique des situations dans lesquelles le personnage issu du monde dominant est ridicule).

Les magazines 'people', *Célébrité*, *Closer*, *Gala*, sont lus – comme je le constate dans les transports en commun – par des femmes essentiellement, entre 18 et 30 ans environ. De façon peut-être plus forte encore qu'autrefois avec le 'roman-photo', la vie des stars propose un modèle fondé sur la beauté, l'argent et la réussite, modèle réel cette fois, c'est du rêve proche et inaccessible. Mais il faut faire la part de distanciation des lectrices par rapport au contenu, en fonction même de la conscience généralement forte de cette inaccessibilité. Dans le quotidien, elles n'agissent ni ne se pensent selon ce modèle.

On retient de Journal du dehors votre portrait des espaces urbains de la banlieue parisienne, et de la Ville Nouvelle en particulier. Vos impressions de ces lieux ont-elles évolué depuis? Les paysages urbains modernes, ceux de Cergy ou de La Défense par exemple, gardent-ils toujours un pouvoir d'étonnement et d'aliénation, selon vous?

J'ai connu ce que je considère aujourd'hui comme un privilège: le transfert d'une ville moyenne, d'architecture ancienne, de province à une 'ville nouvelle' en pleine construction, dans la banlieue parisienne. Expérience violente de l'étrangeté, de l'anomie vécue intensément (ce n'est pas contradictoire) dont j'ai instantanément eu envie de rendre compte. Mais l'espèce de souffrance et de stupeur que j'éprouvais ne trouvait pas sa forme. Ce sera presque dix ans plus tard qu'un texte fragmenté m'apparaîtra comme la seule possibilité mais à ce moment-là mon rapport aux lieux avait déjà changé. L'architecture, le paysage de la région parisienne, les grands centres de commerce étaient intégrés à ma vie, à mon histoire et je les ressentais aussi comme, au cœur même de leur absence visible d'Histoire, le lieu où se faisait la transformation la plus forte de l'Histoire. Je le pense toujours, même si je n'éprouve plus de véritable étonnement, que, au contraire, celui des parisiens et des provinciaux débarquant à Cergy m'étonne, voire m'irrite. Il ne me semble pas avoir attaché, dans mes textes, un pouvoir d'aliénation spécifique aux espaces urbains nouveaux.

L'un des buts de notre volume a été de faire entrer en dialogue vos textes et ceux d'autres écrivains, cinéastes et artistes modernes (Colette, Sophie Calle, Marguerite Duras, Eric Rohmer). Ces points de référence vous semblent valables, ou est-ce qu'ils vous étonnent? Est-ce que vous êtes consciente d'avoir été influencée par ces gens et leur travail?

Il me semble naturel que mon travail soit rapproché de celui d'autres écrivains et artistes, surtout contemporains. Mais ceux que vous citez ne participent pas, ou très peu, de mon 'horizon de questionnement': je veux dire, ceux par rapport auxquels on se confronte, on se situe, ou avec lesquels on entretient un rapport de 'fraternité'. J'ai découvert Rohmer au milieu des années 80 mais je ne me sens pas proche de lui, infiniment plus de Depardon. La liberté de forme m'a intéressée chez Duras, comme chez Colette, mais leur écriture à l'une et l'autre m'est étrangère. J'ai trouvé dans la démarche de Sophie Calle (années 90, ses premiers textes/photos et *No Sex Last Night*) quelque chose d'entièrement nouveau, mais mon 'usage de la photo', dans le livre du même nom, est, par plus d'un aspect, opposé au sien.

Les questions d'écriture que je me suis posées, les solutions que je leur ai données jusqu'ici, se sont toutes formulées de 74 à 90 et de façon multiforme, avec pour point commun le dépassement de la fiction. Et dans ce que j'appelle un

“horizon de questionnement”, figuraient Proust, Breton, Nizan, Virginia Woolf, Perec, André Gorz (*Le Traître*) ou Robert Linhart (*L'Établi*), d'autres.